



Les actes du colloque

L'HISTOIRE EN JEU ~ ACTE 1

MERCREDI 4 OCTOBRE 2023

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME - CAMPUS DE DIJON
EN PARTENARIAT AVEC L'APHG



Table des matières

Introduction.....	3
Programme	4
Contributions	5
Galerie de photos	20
Remerciements	22
Annexes	23





Introduction

S'engager et dire la lutte pour l'égalité aux États-Unis Angela Davis au théâtre, une icône qui raconte ses combats

L'histoire en jeu ~ acte 1 est une initiative proposée par l'Association Bourguignonne Culturelle (abc) fondée par des Résistants en 1945 et devenue depuis théâtre pluridisciplinaire, en lien avec l'Association des Professeurs d'Histoire-Géographie (APHG).

Ce parcours de plusieurs spectacles, initié par une journée de colloque, relie art dramatique et histoire contemporaine.

Il s'adresse à tous les amateurs d'arts et/ou d'histoire : spectateurs, professeurs, élèves et étudiants et se donne pour objet de se demander comment le théâtre actuel interroge les sociétés et leur mémoire.

Les temps du parcours :

Du jeudi 7 septembre au jeudi 26 octobre au Mi-Lieu de l'abc
Exposition de Jules Stromboni - dédicace et finissage jeudi 26 octobre à partir de 18h

Mercredi 4 octobre de 8h30 à 17h30
Colloque *Histoire en jeu*

Jeudi 5 octobre 2023 à 14h30 et 20h au Théâtre des Feuillants
Angela Davis, une histoire des États-Unis

Jeudi 30 novembre 2023 à 20h au Théâtre des Feuillants
L'art de perdre (comment faire ressurgir un pays du silence ?)

Mardi 12 décembre 2023 à 20h au Théâtre des Feuillants
Surprise parti

Vendredi 22 mars 2024 à 20h au Théâtre des Feuillants
Black Boy

Programme

- 8:30 **ACCUEIL**
café de bienvenue
-
- 9:00 **INTRODUCTION**
Hugo Romiszvili - professeur d'histoire-géographie & Charles Gutierrez - coprésident de l'APHG
-
- 9:30 **CONFÉRENCE, *Faire l'histoire d'Angela Davis***
Lisa Veroni-Paccher - maîtresse de conférence en civilisation américaine - Université de Bordeaux Montaigne, Hugo Romiszvili - modérateur
-
- 11:15 **TABLE RONDE, *Faire théâtre d'Angela Davis***
Faustine Noguès - autrice, Emile Lansman - éditeur, Gaëlle Cabau - modératrice
-
- 14:00 **CONFÉRENCE, *Comment Angela est-elle devenue une icône ?***
Emilie Blanc - historienne de l'art chercheuse associée histoire et critique des arts Université de Rennes, Hugo Romiszvili - modérateur
-
- 16:00 **ATELIER, *Devenir Angela***
Faustine Noguès - autrice
-
- 17:30 **CONCLUSION**

Contributions



En introduction

Hugo Romiszvili – Professeur d'Histoire-Géographie, administrateur de l'abc

L'Histoire en jeu repose sur un postulat : le théâtre et l'histoire ont des choses à se dire, à s'apporter mutuellement. Quel meilleur endroit que la Maison des Sciences de l'Homme pour le proclamer ? Cette antenne d'un projet porté à l'origine par l'historien Fernand Braudel en 1962, les MSH visaient à faire discuter les sciences humaines entre elles, faire discuter des approches différentes de l'humain. On peut résumer ainsi notre projet.

À première vue, tout oppose histoire et théâtre. D'un côté, une science, de l'autre un art. La raison, le sentiment. La vérité, la subjectivité. Le chronologique, l'anachronique assumé. L'histoire contre la mémoire. Deux regards d'apparence antagonistes, sans nier leurs spécificités, qui ont en réalité beaucoup de points communs dans leurs pratiques et leurs manières de penser le monde. Paul Veyne parlait de l'histoire comme d'un « récit vrai ». Autrement dit, l'historien est aussi une sorte d'artiste, lorsqu'il tisse un récit à partir de sources, à partir de traces du passé, il fait des choix, il trie, il modèle. L'auteur de théâtre utilise la même matière pour arriver à ses fins... Mais le plus important réside dans le but commun que la discipline historique et l'art théâtral se donnent : poser des problèmes, interroger, réinterroger des sujets déjà vus, mais sous un nouveau prisme, chercher le « vrai »¹. En effet, la « recherche » appartient également au monde du théâtre... Nous sommes tous des chercheurs-bricoleurs. Historien.ne.s, femmes et hommes de théâtre sont des chercheur.e.s de moyens pour dire vrai à leur manière, et le dire à leur société. Et finalement, même si en histoire la rigueur scientifique peut parfois le faire passer au second plan, nous avons le souci commun du présent, d'être ancrés dans notre présent, autant Marc Bloch le résistant que Bertolt Brecht l'engagé viscéral, Patrick Boucheron le passeur que Joël Pommerat le passionné d'histoire.

Pour nous amener à se questionner, l'équipe de l'abc a eu un coup de cœur l'année dernière dans la cité des papes, un lieu qui dit ce nous avons en commun, pour le spectacle *Angela Davis, une histoire des États-Unis* de Faustine Noguès mis en scène par Paul Desveaux. Cette figure mémorielle, « qui ne fait pas consensus »², une icône de la lutte des Afro-Américains pour l'égalité, mais pas seulement. Une femme qui porte une parole, des paroles qui sont des coups de poing, avec une ardeur tranquille, encore aujourd'hui d'ailleurs. Pour se nourrir de son parcours, nous comparerons comment on peut faire l'histoire d'Angela Davis avec Lisa Veroni-Paccher, et comment on peut la mettre sur scène au cours d'un échange entre l'autrice Faustine Noguès et l'éditeur Emile Lansman. Pour aller plus loin, nous verrons comment son image s'est construite, comment elle est devenue une icône avec l'historienne de l'art Emilie Blanc, avant de finir sur plusieurs ateliers.

¹ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, Paris (1976).

² Citation de la présidente de la région Île-de-France Valérie Pécresse devant la commission permanente de la région le 29 mars 2023, visant à débaptiser un lycée Angela Davis.

Black Power : le pouvoir d'Angela

Lisa Veroni-Paccher - maîtresse de conférence en civilisation américaine - Université de Bordeaux Montaigne



Dans le récit national américain, le Mouvement du *Black Power* est présenté comme le jumeau maléfique de Mouvement des droits civiques.

Le Mouvement du *Black Power* est relégué au second plan, tel un double malfaisant. Martin Luther King prend peu à peu la place d'un demi-dieu dans l'histoire populaire car il prône l'amour de son prochain et la non-violence. Malcolm X, quant à lui, fait sa première apparition auprès du grand public en 1959, alors qu'il est membre influent de la minorité religieuse *Nation of Islam*, à travers un entretien télévisé intitulé : « *La haine qui a produit la haine* ». L'engouement pour le *Black Panther Party* (le Parti de la panthère noire) et le *Black Power* dans les années qui vont suivre ne va pas déconstruire le mythe d'un mouvement porté par des hommes charismatiques et violents. Pourtant, c'est le pendant féminin de King, Rosa Parks, avec son chignon et son sac à main, qui donne son impulsion au premier Mouvement en refusant de s'asseoir où sa couleur de peau l'exige. Parks, érigée en « Mère du Mouvement des droits civiques » demeure réifiée et muette. Angela Davis, la jeune Afro-Américaine à l'afro provocante, icône du *Black Power*, arrêtée par le FBI après deux mois de cavale à travers les États-Unis et incarcérée pour meurtre, incarne sa diabolique jumelle. Pour de nombreux Afro-Américains, elle est indissociable du slogan « *Black is Beautiful* ». Elle représente d'une manière irréfragable un modèle pour de nombreux jeunes Afro-Américaines des années 60 et 70, notamment les étudiantes.

Pourtant, Angela Davis, née à Birmingham, la ville du Sud des États-Unis la plus médiatisée du Mouvement des droits civiques à cause de la violence de ses suprématistes blancs, joue un rôle tellement plus considérable dans l'histoire que celui d'une icône culturelle. Pendant les années où le Mouvement pour les droits civiques se transforme en un Mouvement pour le « Pouvoir noir », Davis étudie en France, aux États-Unis et en Allemagne tout en participant activement aux mouvements sociaux européens pour la décolonisation. Les raisons pour lesquelles elle rentre définitivement aux États-Unis sont intrinsèquement liées à la transformation et radicalisation du Mouvement pour les droits civiques en Mouvement du *Black Power*. Après sa rencontre avec Stokely Carmichael, elle entend donc bien agir en son sein.

Le *Black Power* se définit comme l'expression de la défense des principes de la solidarité de groupe et de la conscience noire, nés de l'expérience commune de l'esclavage et de l'oppression, dans un objectif d'émancipation. Le « Pouvoir noir » exige des Afro-Américains qu'ils prennent conscience de leurs origines, de leur double héritage culturel, et de leur force économique et sociopolitique, ce à quoi Angela Davis est sensible. En 1967, elle retourne donc aux États-Unis pour devenir une militante qui adhère à la plupart des préceptes élémentaires du *Black Power*. La jeune intellectuelle propose néanmoins une théorisation de la lutte qui déborde du cadre, de par sa triple condition d'Afro-Américaine, de femme et de membre du Parti communiste. Pour ces raisons, elle participe elle-même à la double déconstruction du récit national portant le Mouvement, tout en étudiant la philosophie à UCSD sous la direction d'Herbert Marcuse. Elle devient alors une militante particulièrement active en Californie, où elle assiste à une myriade de conférences et conventions. Échaudée par le discours séparatiste et les actions violentes, l'absence de vision internationaliste mais aussi le masculinisme émanant des organisations nationalistes radicales comme United Front ou US de Maulana Ron Karenga, elle rejoint le SNCC de Los Angeles et s'investit par ailleurs dans l'organisation de John Floyd qui porte le nom de *Black Panther Political Party* ou *BPPP*, qui est rapidement dissoute pour être intégrée au SNCC local. La période du printemps-été 68, riche en événements dramatiques, voit le nombre de jeunes Afro-Américains et Afro-Américaines rejoindre le Mouvement du *Black Power* augmenter exponentiellement. L'éruption des révoltes urbaines suite à l'assassinat de Martin Luther King le 4 avril se fait

conjointement avec l'augmentation de la répression étatique du Mouvement par les forces associées au programme de renseignements du FBI COINTELPRO, qui conduira à la mort de dizaines de militants et la fuite de Carmichael au Ghana puis en Guinée. Le passage de la Loi sur les droits civiques de 1968, qui étend les pouvoirs de l'État pour lutter contre la discrimination, notamment dans le cadre du logement, ne fait rien pour apaiser les tensions au sein de la communauté. En même temps, plus de 200 actions sont engagées contre les partisans du *Black Power*, et plus particulièrement les Black Panthers, afin de dénigrer, criminaliser et éradiquer le Mouvement. L'engagement de Davis ne faiblit cependant pas. Elle dirige alors l'École de la libération du SNCC, dans laquelle, après les cours à l'école publique, les jeunes Afro-Américains de Los Angeles suivent son enseignement. Pour cela, elle est vivement critiquée par un représentant du SNCC au niveau national, qui accepte mal l'approche marxiste de la jeune universitaire et la démet de ses fonctions. De nombreuses femmes reprennent malgré tout le flambeau et poursuivent cet objectif de praxis éducative, et certaines, comme Ericka Huggins, créent une école communautaire à Oakland avec un programme pédagogique complet, des soins médicaux et des repas gratuits. La lutte des femmes noires est pragmatique mais ne se limite pas à l'action concrète, elle met à mal l'image sensationnaliste projetée par les médias de l'époque, qui les invisibilisent d'abord, puis les réduisent à l'archétype de la femme noire en colère. Trop longtemps, la puissance d'Erika Huggins, Kathleen Cleaver, Elaine Brown, Assata Shakur, Fredrika Newton, Tarika Lewis, et Angela Davis a été effacée de la mémoire collective.

En juillet 1968, Davis prépare son doctorat et rejoint officiellement le Parti Communiste via le Club *Che-Lumumba*, une section locale du Parti communiste constituée de jeunes Afro-Américains frustrés par le manque de considération pour la question de la lutte des classes au sein de la communauté. Davis organise des réunions hebdomadaires, entre autres pour soutenir la sœur du président du Club, Charlene Alexander Mitchell. Tout en œuvrant aux côtés des *Black Panthers* pendant encore quelques mois, elle obtient un emploi comme enseignante à UCSD. Les dissensions s'amplifient chez les *Black Panthers*, au moment où leur profil politique s'éloigne du nationalisme noir pour épouser une vision marxiste-léniniste. L'image des partisans du *Black Power* se diffuse à travers le monde, avec l'action de résistance symbolique des athlètes Tommie Smith et John Carlos, le poing levé ganté de noir, lors des Jeux Olympiques de Mexico.

Alors qu'elle a obtenu un contrat de deux ans pour enseigner la philosophie à UCLA, son activité militante prend aussi une dimension internationale : Davis part un mois à Cuba pendant l'été 1969, en compagnie d'autres membres du Club *Che-Lumumba*. Son séjour ne passe pas inaperçu et marque son entrée sur la scène médiatique. Dans le journal de l'université, un agent infiltré du FBI dénonce la présence d'un communiste au sein du département de philosophie, puis le *San Francisco Examiner* reprend l'information et identifie nommément la jeune professeure, « une Maoïste connue, active au sein de la SDS et des *Black Panthers* ». En réaction à ces informations, le Bureau du président de UCLA exige de Davis une confirmation de son adhésion au Parti. Le Conseil d'administration, pressé par le gouverneur de Californie, Ronald Reagan, vote alors le renvoi immédiat de la jeune communiste qui refuse de cacher son adhésion au PC ; Davis refuse aussi de se laisser faire et fait appel à la décision. Elle sera rapidement réhabilitée dans ses fonctions par un juge fédéral. Pourtant, le Conseil d'administration met rapidement un terme à son contrat, évoquant une incompatibilité entre son travail et ses activités militantes.

Davis s'engage alors pleinement dans la lutte malgré le harcèlement et les insultes ; symbole à détruire, elle reçoit même des menaces de mort. Elle choisit par conséquent de se procurer des armes à feu, mettant ainsi en application le principe d'auto-défense cher à Malcolm X et Carmichael. L'année 1970 est marquée par la publication de Soledad Brother : *The Prison Letters of George Jackson*, dans lequel on peut lire un extrait des échanges épistolaires entre les deux militants. George Jackson est un *Black Panther* possédant une grande culture politique acquise pendant ses 10 ans d'emprisonnement pour meurtre au troisième degré. Franklin Alexander, le président du Club *Che-Lumumba* dénonce un « lynchage judiciaire » et lance une campagne de défense de Jackson et deux autres accusés, connus sous le nom

des Frères Soledad. Angela Davis, en tant que coprésidente du Comité de défense, devient alors une figure centrale de la campagne et se lie d'amitié avec la famille du détenu. Le petit frère de Jackson, Jonathan, l'accompagne dorénavant comme garde du corps lors des rassemblements pour la libération de George. Davis devient la figure de proue d'un mouvement pour la libération des prisonniers politiques, qui élargit le périmètre des luttes du *Black Power*, et réclame haut et fort l'abolition du système carcéral américain.

Lors de l'été 1970, tout bascule : dans la salle d'audience de San Rafael, en plein procès d'un détenu de la prison de Saint Quentin, le frère de Jackson, armé, fait irruption dans la salle d'audience et prend cinq otages. Trois hommes et le juge de San Rafael trouveront la mort. Si les conditions de la prise d'otage demeurent obscures, la police émet immédiatement un mandat d'arrêt contre Angela Davis car elle est considérée comme complice de kidnapping et de meurtre, étant la propriétaire des armes à feu utilisées par Jackson. Le 19 août, elle devient la troisième femme à paraître sur la liste des « dix personnes les plus recherchées » par le FBI ; elle y est décrite comme « potentiellement armée, et dangereuse ». Davis craint pour sa vie et choisit de fuir. Parce qu'elle porte une afro, les jeunes femmes ayant la même coiffure sont régulièrement arrêtées, fouillées et amenées au poste de police pour y être interrogées. La fugitive est arrêtée deux mois plus tard, le 13 octobre 1970 ; elle est enfermée sans possibilité de libération sous caution dans la prison pour femmes de New York. Le lendemain de son arrestation, le président du Club *Che-Lumumba* forme, avec l'aide de Fania Davis, la sœur d'Angela, le Comité national uni pour libérer Angela Davis. Nixon et Reagan quant à eux félicitent le FBI pour l'arrestation de celle qu'ils considèrent être une « dangereuse terroriste ». Avant d'être extradée en Californie, Angela Davis est envoyée en cellule d'isolement, et commence par conséquent une grève de la faim. Son incarcération est symbolique de la répression systémique exercée envers les militants du *Black Power* et ne doit pas apparaître comme une anomalie de l'histoire. Ce qui démarque Angela Davis des autres prisonniers politiques du *Black Power* est la mobilisation internationale qui conduira à sa libération.

Si la médiatisation du procès de Davis a rendu possible son iconisation, les détails du procès lui-même demeurent peu connus. Pendant qu'elle est emprisonnée, Angela rédige de nombreux pamphlets pour la défense des Frères Soledad et la libération des prisonniers politiques. Comme de nombreux autres détenus, ses conditions de détention sont déplorables. Lors de son procès, qui durera cinq mois, ses avocats démontent les chefs d'accusation qui sont basés sur des documents falsifiés ou volés et des témoignages tronqués ou mensongers et qui font de la jeune femme une hystérique dont le mobile est le crime passionnel. Par ailleurs, la vague de soutien à son égard s'étend à travers toute l'Amérique, puis l'Afrique, l'Europe, Asie et l'Amérique latine. Elle est en partie portée par les membres du Parti communiste, dont le positionnement vis-à-vis de la jeune Afro-Américaine n'est pas toujours très clair, et par les artistes et universitaires de nombreux pays qui scandent son nom.

Il faut attendre le 4 juin 1972 pour qu'Angela Davis soit innocentée de toutes les accusations dont elle faisait l'objet. Son retentissant procès marque la fin d'un long cycle de batailles juridiques des militants du *Black Power*. Des milliers de New Yorkais organisent une marche pour célébrer sa libération. Dans un entretien avec le Révérend Cecil Williams, la jeune femme, à l'expression impassible et digne, en appelle à une révolution socialiste contre la violence systémique. Elle renverse le discours dominant qui fait d'elle un agent de la violence et de la terreur, et rend hommage à la dimension panafricaine du *Black Power*, qui prend racine dès la création de l'Organisation de l'unité afro-américaine (OAAU) de Malcolm X. Invitée par Fidel Castro, la militante internationaliste retourne à Cuba en 1972, où elle finit de rédiger, avec l'aide de Toni Morrison, le manuscrit de ce que deviendra son autobiographie politique. Elle se lance dans une tournée mondiale, notamment en Allemagne de l'Est, en Afrique du Sud, et en URSS.

Infatigable, Davis prend part à l'organisation de la campagne électorale pour le candidat du Parti communiste à l'élection présidentielle de 1976 et devient elle-même candidate à la vice-présidence du Parti en 1980 et en 1984. Elle reprend par ailleurs un service

d'enseignement au sein du Centre d'études noires de l'Université Claremont, en Californie en 1975, puis devient professeur à l'Université de San Francisco, où, en compagnie d'Erika Huggins, elle crée un cours sur les femmes et le système carcéral. L'institutionnalisation du Mouvement au sein des universités s'est donc construite en parallèle et en conjonction avec le parcours d'Angela Davis. S'inspirant de son expérience personnelle, la professeure a utilisé son autobiographie, son enseignement et ses travaux de recherche comme outils de résistance politique, et son parcours a peu à peu pris une dimension féministe, pour embrasser d'autres luttes, dans une perspective intersectionnelle.

Angela Davis et Rosa Parks ont dédié leurs vies à la lutte pour les droits humains, le récit de leurs vies engagées se poursuit et se mêle à l'histoire américaine démythifiée, à rebours du roman national, comme nous le verrons dans la pièce de théâtre de Faustine Noguès, «*Angela Davis : Une histoire des États-Unis* ».



Faire théâtre d'Angela Davis, échanges avec Émile Lansman et Faustine Noguès [extraits]

Gaëlle Cabau - professeur de lettres et de théâtre, missionnée au service éducatif de l'abc

« *Faire théâtre d'Angela Davis* » : derrière cet intitulé, il y a la volonté d'interroger le geste artistique ou plutôt **les gestes qui tirent l'objet historique Angela pour l'amener vers le théâtre** :

- Geste d'écriture
- Geste de l'édition
- Geste de mise en scène
- Geste de l'interprétation

Interrogeons la **démarche d'écriture** :

- Comment écrire sur Angela ? Comment faire d'Angela Davis un objet d'écriture ? Et même de théâtre ? C'est important de l'avoir à l'esprit, car davantage que le roman, ou la biographie, le théâtre impose de donner voix, puis corps à Angela.
- Que fait-on de cette matière qui appartient à l'Histoire ? Que fait-on du document, de l'archive ou plus largement du réel ?
- Pourquoi ? Pour dire quoi ?
- Est-ce que ce geste est nécessairement politique ?
- Est-ce que ce geste appartient également à l'éditeur ?

Participent à cette table ronde, Faustine Noguès et Émile Lansman.

Faustine, vous êtes **autrice et metteuse en scène**. Après des études universitaires où vous obtenez un master en études théâtrales, vous poursuivez votre formation en travaillant comme assistante à la mise en scène avec plusieurs artistes (David Lescot, Paul Desveaux, Laurent Vacher...). En 2018 vous fondez la compagnie **Madie Bergson**.

Vous êtes l'**autrice de six pièces de théâtre** :

- Votre première pièce, **Surprise parti** (2018), s'inspire de l'élection de l'humoriste punk Jon Gnarr à la mairie de Reykjavik, la capitale de l'Islande après la création d'un parti satirique. La pièce a reçu de nombreux prix. Vous la créez d'ailleurs en 2020. Nous l'accueillerons le 12 décembre 2023.
- Votre deuxième pièce, **Les Essentielles** (2018) raconte une grève aux méthodes insolites dans un abattoir de bovins. Si je ne me trompe pas, elle sera créée en 2024, dans votre mise en scène.
- En 2019, à la suite d'une commande de Paul Desveaux, vous écrivez **Angela Davis, une histoire des États-Unis** (2019), publiée aux Éditions Lansman. C'est cette pièce qui est le point de départ de notre journée de colloque.
- En 2021, vous êtes lauréate des résidences d'écrivain en région Île-de-France et vous menez un projet sur le territoire des Hauts-de-Seine qui aboutit à l'écriture de votre première pièce jeune public **Moi c'est Talia**. Vous la mettez en scène en 2023. Nous l'accueillerons lors du festival *À pas contés*. D'ailleurs, à cette occasion, une douzaine d'enseignants aura la chance de suivre une formation que vous animerez.
- En 2021, vous êtes invitée à participer au Festival togolais *La Fabrique de Fictions*. Après une résidence d'un mois à Lomé, vous écrivez le texte **Impulsion**. Dans ce texte, nous sommes dans une cour dans un quartier de Lomé. Trois artistes installent leur spectacle : une célébration poétique du mouvement, rendant hommage aux peuples nomades persécutés. Mais très vite, ils vont être accusés d'être à la tête d'un commerce clandestin de carburant frelaté.
- Enfin, en réponse à une commande, vous écrivez **Grand pays** (2022), une fiction inspirée du procès de Cédric Herrou, cet agriculteur engagé dans l'aide aux migrants, et des événements survenus dans la vallée de la Roya après le rétablissement du contrôle aux frontières en 2015. La pièce a connu un grand succès cet été à Avignon.

Faustine, merci d'être là pour parler de votre pièce, Angela Davis, une histoire des États-Unis et plus particulièrement de votre démarche d'écriture.

Émile, vous êtes depuis 1989 une figure incontournable de l'édition théâtrale. Dans le catalogue de Lansman-Éditeur, se côtoient des auteurs reconnus, comme Matei Visniec, un prix Nobel de littérature, Gao Xingjian, de nombreux auteurs africains parmi lesquels Bvouma ainsi que de jeunes auteurs qui publient chez vous leur premier texte.

Le point commun entre ces auteurs ? Les pièces sont souvent en prise avec des problématiques sociétales. On retrouve, entre autres, textes sur l'immigration, le monde du travail, la famille... Vous êtes d'ailleurs un **militant**.

Votre envie de créer une maison d'édition, vient d'un constat, notamment par les enseignants (vous avez été vous-même instituteur puis enseignant de psychologie pendant 20 ans), celui d'un manque : **difficulté de trouver des pièces écrites par des écrivains d'aujourd'hui parlant du monde d'aujourd'hui pour des jeunes d'aujourd'hui**.

Au début, vous avez dans l'idée de ne publier que deux textes par an, d'auteurs belge, pas connus. Puis dès la première année, en 1989, Sony Labou Tansi vient vous trouver pour vous faire cadeau d'un texte : *Qui a mangé Madame d'Avoine Bergotha*.

Problème... Il n'est pas Belge mais Congolais et on parle de lui pour le prix Nobel. Cette première collaboration, car vous acceptez bien sûr l'invitation, fait de vous un éditeur et non un imprimeur. Vous insistez bien sur la différence entre éditeur et imprimeur, car Sony vous transmet sa pièce, son seul exemplaire, mais sous la forme d'un manuscrit à « retravailler ». Vous devenez donc, un éditeur... et même un éditeur qui édite des Africains.

De deux pièces par an, vous passez très vite à une vingtaine avec un slogan « **pour un nouveau plaisir de lire le théâtre** ». Vos choix éditoriaux sont éclectiques. D'ailleurs, vous l'annoncez comme une boutade que **votre ligne éditoriale est de ne pas en avoir**.

Vous refusez de vous enfermer dans une **certaine ligne esthétique**. Mais vous défendez certains principes :

- Faire écho à des paroles d'hommes et de femmes qui ont **quelque chose à dire sur le monde**.
- Privilégier le rapport au texte plutôt qu'au spectacle. Parce que **le théâtre ça se lit aussi**.
- Un intérêt pour le théâtre à lire et à jouer **pour et par les jeunes**.
- **Donner à entendre des paroles venues de toute la francophonie**, notamment celle de nombreux auteurs africains et Québécois (notamment Larry Tremblay qui a écrit *Le garçon au visage disparu*).

Autant de principes qui s'appliquent à *Angela Davis, une histoire des Etats-Unis*, pièce que vous avez choisie d'éditer.

Gaëlle Cabau : Ma première question est pour Faustine.

Faustine, est-ce que vous pourriez nous donner trois points communs que vous auriez avec Angela Davis ?

Faustine Noguès : Ce n'est pas facile et ce n'est pas forcément un point commun mais un point d'intérêt. Ce qui m'a intéressée quand j'ai commencé à m'emparer du sujet, c'est l'aspect d'Angela Davis philosophe que je n'avais pas forcément en tête avant de commencer à faire des recherches. Ça m'a marquée de voir à quel point elle avait une pensée philosophique très articulée. Je ne suis pas du tout philosophe, mais j'ai un goût pour la philosophie et quand Paul Desveaux³ m'a passé cette commande, je ne m'attendais pas à me retrouver dans le champ philosophique, et à, tout à coup, lire *La théorie critique*, Adorno...

J'ai écrit le texte quand j'avais 27 ans, qui est l'âge auquel Angela Davis a été emprisonnée. Ce n'est plus un point commun, mais au moment de l'écriture du texte, ça avait du sens.

Et il y a un épisode intéressant où elle vient étudier le français à Biarritz. Elle arrive en septembre, après la saison touristique et se sent très mal de voir ce tourisme décadent et consumériste qui salit complètement la station balnéaire. Elle dit : « *j'avais l'impression que la ville était en gueule de bois.* » J'ai à peu près le même rapport au tourisme compulsif.

Gaëlle Cabau : Émile, quelle Angela préférez-vous : est-ce la femme politique ? La communiste ? La féministe ?

Émile Lansman : je ne suis pas un spécialiste d'Angela Davis mais je voudrais tout de même raconter une anecdote. Nous ne sommes pas un exemple typique de la manière dont la maison d'édition fonctionne avec cette pièce-là. Quand nous avons reçu le texte, je connaissais déjà Faustine et le spectacle tournait déjà. Donc si nous nous en décidions, il fallait le faire rapidement. J'ai constitué un comité de lecture avec de jeunes lycéens notamment. En début de réunion, j'ai demandé : « Connaissez-vous Angela Davis ? » Quelqu'un a dit : « Oui, c'est une chanteuse américaine » et un autre : « C'est la copine de Lili. » Celle de Pierre Perret, qui écrit : « Viens ma petite sœur, en s'unissant, on a moins peur. » Nous avons été étonnés de voir que ce n'était pas le personnage mais le personnage de la chanson qu'ils connaissaient.

Moi, ce qui me frappe, c'est qu'elle a une image de militante et en même temps quand on lit bien sa vie, il y a beaucoup de réflexion sinon de doute. Pas de doute sur la cause qu'elle défend mais des doutes sur les stratégies qui sont utilisées. Et je pense que c'est une femme qui a, d'après ce que j'ai pu lire et voir, une vraie pensée, qui est riche de cette pensée... Mais qui, à un moment donné, comme dans la chanson de Perret, fout le feu aux autobus, parce que c'est l'une de ses stratégies pour arriver à ses fins. Et ça, ça m'a beaucoup frappé dans le personnage.

³ Metteur en scène de la pièce accueillie par l'abc, *Angela Davis, une histoire des États-Unis*, Théâtre des Feuillants, jeudi 5 octobre 2023.

Gaëlle Cabau : Faustine, dans votre démarche d'écriture, comment avez-vous fait ?

Faustine Noguès : L'avantage était qu'Angela Davis ait déjà écrit cette autobiographie, qui a été un outil très important. Rapidement avec Paul⁴, nous avons choisi de centrer la pièce sur la période qui correspond à son autobiographie, qui nous amène à son emprisonnement et au mouvement de libération. C'était un outil génial dans l'écriture : comme c'est elle qui l'a écrit, il y a une sorte de validité. En tout cas, c'est sa pensée.

Après, il y a toute la littérature, tous les essais d'Angela Davis. C'est comme cela que je suis entrée dans sa pensée. Cela m'a fait avoir un regard sur cette histoire américaine de son point de vue à elle, et de son point de vue de philosophe.

En fait, écrire sur une personne qui a écrit des textes sur sa vie, sur sa pensée, c'est peut-être plus facile ? Je pouvais vraiment m'appuyer sur ses textes à elle.

Gaëlle Cabau : C'était presque la laisser parler ?

Faustine Noguès : Oui, en tout cas, c'est ma façon de travailler sur la documentation... j'ai des périodes où je me documente, je lis, je regarde des films, par exemple le documentaire de Shola Lynch... Je me plonge dans le sujet et je laisse ce matériau de côté, je fais autre chose, je travaille sur un autre projet et j'y reviens dans l'écriture. Là, je ne regarde quasiment pas mes notes, en fait. J'ai digéré toute cette matière et à partir de cette matière, j'invente le texte. Les notes sont là quand je veux vérifier quelque chose de précis ou une information que je veux nommer de façon très précise. Mais c'est une démarche en deux temps.

Gaëlle Cabau : Émile, dans une interview, vous avez affirmé votre envie de faire écho à des paroles d'hommes et de femmes qui ont quelque chose à dire sur le monde en proposant un regard poétique que vous opposiez à un regard journalistique. Pouvez-vous nous expliquer la différence que vous faites, dans le traitement, par rapport au réel?

Émile Lansman : On pourrait presque utiliser les deux facettes de ce type de travail, c'est-à-dire le théâtre documentaire et le biopic. La grande différence, c'est que, en principe, dans le théâtre documentaire tout est documenté, donc tout relève de ce qui a pu être dit, écrit... avec des références bien précises.

Dans le biopic, on prend des éléments du réel, mais on bouche les trous, pour le dire trivialement. Par exemple, si on sait qu'il y a eu une rencontre entre deux personnages, mais pas de trace écrite, on peut imaginer ce que ces deux personnages ont pu se dire à un moment donné.

Et donc je trouve que cette parole est une parole qui ne consiste pas simplement à rapporter des faits, mais rapporte aussi une vision « poétique », entre guillemets, de ce qu'était le personnage, ou la situation... peut ouvrir d'autres horizons, notamment de réflexion philosophique, sociologique...

Dans le texte de Faustine, nous sommes dans la confluence de deux tendances du théâtre. C'est d'une part du biopic, qui se développe, avec cette volonté d'essayer de lire le monde, de lire des événements à travers un personnage et de les voir autrement que ce qu'on en a dit jusque-là. Et d'autre part, du théâtre narratif. C'est fou aujourd'hui le nombre de spectacles et de pièces narratifs, c'est-à-dire où un personnage raconte et à un moment se tourne vers un autre et il y a un dialogue... Et on a ce phénomène ici. Angela s'adresse à un certain Paul. Au départ, je me suis dit : « c'est qui ce Paul ? » et puis en regardant la fiche de création, je me suis dit : « c'est un clin d'œil au metteur en scène qui a initié cette pièce ». Cet interlocuteur est, la plupart du temps, un faire-valoir : il permet de poser une question qui génère un flash-back. D'ailleurs il disparaît dans la pièce. La finesse de Faustine est d'utiliser d'autres stratégies d'écriture, notamment les voix off. Elle n'a plus besoin de ce Paul, qui ne réapparaît qu'à la toute fin.

⁴ Paul Desveaux

Pour moi, c'est une vision tout à fait poétique, politique, personnelle. Elle ne prétend pas avoir la vérité sur ce personnage. Mais elle s'appuie sur ce personnage pour élargir le propos, et en ce sens le titre est très clair : ce n'est pas Angela Davis, mais *Angela Davis, une histoire des États-Unis*.

Gaëlle Cabau : Vous avez utilisé le terme de théâtre documentaire. Dans la mesure où la dramaturgie crée rarement ex nihilo, mais recourt souvent à des sources (mythes, faits divers, événements historiques), toute composition dramatique peut comporter une part de documentaire. Dès le XIX^e, certains drames historiques utilisent parfois leurs sources. C'est le cas de Georg Büchner (1813-1837) qui, dans *La Mort de Danton*, utilise nombre d'ouvrages historiques. Les pièces se réclamant du théâtre documentaire seraient celles qui proposeraient un usage particulier du document, c'est-à-dire du matériau brut, non littéraire, inséré tel quel dans le corps du texte et ensuite du spectacle. L'exemple le plus extrême est la pièce *L'Instruction* de Peter Weiss, dans laquelle l'auteur a retranscrit le procès à Francfort de plusieurs responsables du camp d'extermination d'Auschwitz. Son texte n'est constitué que de ça. On est sur du réel brut, transformé en matière théâtrale par une opération de réagencement.

Faustine, vous indiquez vos sources dans le livre. Est-ce que vous vous réclamez du théâtre documentaire en faisant cela ?

Faustine Noguès : Dans cette pièce, oui. Globalement je n'aime pas trop les étiquettes, mais il y a quelque chose de très documentaire ici. Dans toutes les pièces que j'écris, il y a un point de départ réel mais que j'emmène à un endroit de fiction et de décalage. Cette pièce est celle qui est le plus collée au réel. J'ai travaillé dans la forme et dans la langue, puisqu'il y a des parties rimées et rythmées qui sont un peu comme des raps, écrites pour raconter les épisodes les plus violents de cette histoire ; la forme du rap apportait une physicalité, une matérialité qui amenait l'expression de la violence.

C'était très important de s'appuyer sur les sources et notamment sur l'entretien du début avec Paul. Je vais revenir sur ce point pour préciser certains choix : la pièce commence par un entretien avec le personnage de Paul et c'est un entretien qui est dans le présent de l'écriture - la pièce a été écrite en 2021. Comme cet entretien l'interroge sur notre réalité contemporaine et notamment sur le mouvement Black Lives Matter, il était très compliqué d'inventer un propos alors qu'elle émet elle-même des discours à ce propos. J'ai donc recomposé à partir d'entretiens en utilisant ses propos. C'est de la citation pure. Quant au choix aussi de cet entretien de départ, c'est aussi parce que quand Paul Desveaux m'a fait cette commande, je me suis dit « mais, est-ce qu'on n'est pas en train de tomber dans le piège de l'icône d'Angela Davis ? Est-ce que ce n'est pas un peu racoleur de faire ça ? ».

J'avais ces interrogations et en plongeant dans sa pensée, j'ai songé qu'il y avait des choses à faire entendre, au-delà du côté iconique, très éclairantes pour notre époque. Mais il a fallu trouver un dispositif pour sortir de ce piège et j'ai convoqué Paul pour être celui qui tombe dans le panneau. C'était vilain de ma part de faire ça au metteur en scène, mais parfois on a besoin de taquiner le commanditaire... parce qu'alors, il commence à interroger Angela Davis sur le mouvement Black Lives Matter et d'un coup, revient dans le passé en disant : « Maintenant on a parlé du présent, on va parler de quand vous étiez emprisonnée, recherchée par le FBI. » Cela vient court-circuiter sa pensée. À ce moment-là elle dit : « c'est moi qui vais parler. Je sors de l'entretien parce que vous m'accusez d'avoir participé à un mouvement violent, ce qui est un comble puisque cela venait en réaction à une violence qui était là et que l'on subissait. Je vais vous expliquer ce qu'est la violence que j'ai subie. » Et le personnage passe par le rap pour exprimer cette violence-là et parle pendant une heure sans laisser la parole à son intervieweur.

Émile Lansman : Quand je parlais de théâtre documenté et c'est clair dans le texte de Faustine, il y a un moment où Angela Davis se rend compte qu'elle est une icône, elle ne l'a pas voulu mais elle doit l'accepter parce que ça ne dépend pas d'elle. Elle est en prison et il y a des manifestations partout dans le monde qui, en son nom, revendiquent bien d'autres choses. Et c'est l'intérêt d'une pièce comme ça, qui n'est pas documentaire au sens premier, ouvre vers une vision du monde différente puisqu'on fait le pont entre la prison et l'évènement qui se passe dans les rues, un peu partout.

Gaëlle Cabau : Puisque vous citez ce passage, pour vous, éditer ce texte est-ce un geste politique ?

Émile Lansman : Tout est politique dans la vie. Publier des comédies de boulevard c'est politique. Aller dans le sens du poil, c'est politique. J'ai un autre sens de la politique. Je ne veux pas être un éditeur politique. Je veux être un éditeur qui pose des questions, qui offre des visions différentes à travers l'écriture des auteurs qui lui font confiance. Et donc dans ce sens-là, bien sûr, c'est un geste politique.

À un moment donné, dans la pièce, on dit « mais on vous a tout donné disent les blancs ! Oui sauf l'essentiel ! » Et donc ça aussi c'est politique. C'est-à-dire aujourd'hui quand on va dans certains états des États-Unis ou qu'on regarde simplement la télé, on se rend bien compte que si les choses ont changé, fondamentalement, elles n'ont pas forcément évolué vers plus d'égalité. Donc oui alors là tout à fait c'est un geste politique.

Gaëlle Cabau : Vous avez intitulé votre pièce *Angela Davis, une histoire des États-Unis et vous traversez les émeutes de Watts, le meurtre des quatre fillettes dans un attentat raciste, les Black Panthers...* Parmi toute cette matière, est-ce que vous vous étiez dit *a priori* il faut que je parle absolument de cet évènement-là ?

Faustine Noguès : Non parce que l'idée était de montrer une accumulation et une construction et de partir de cette question de Paul : « est-ce que la violence est une bonne solution pour faire la révolution ? » Angela Davis répond avec ces différents tableaux d'évènements violents auxquels elle a assisté : un plasticage de la maison des voisins quand elle est petite, l'assassinat des quatre fillettes, les émeutes de Watts évidemment, mais aussi la fusillade dans la prison de Saint-Quentin qui est à l'origine de son arrestation. Il s'agissait de montrer une accumulation et une conjonction d'évènements qui amènent une réponse dans laquelle il y a de la violence, et de montrer aussi que la violence originelle ne laisse pas d'autre possibilité... En tout cas c'est comme ça que je le lis et j'ai l'impression que c'est ce qu'elle exprime aussi.

Gaëlle Cabau : Nous avons donc une écriture très ancrée dans le réel. Est-ce quelque chose que vous constatez dans le milieu de l'édition ?

Émile Lansman : Je ne comprends pas toujours ce que l'on veut dire par le réel. Parce que je pense qu'aujourd'hui un grand nombre d'auteurs posent un regard sur le monde. Le monde ça peut être une ruelle en bas de sa fenêtre, ça peut être le monde qu'on ne connaît pas qu'on ne découvre qu'à travers la petite lucarne qui nous distille des images ou pas. Le monde, ça n'est pas toujours objectif non plus. Si c'est ça le réel, alors oui je pense qu'aujourd'hui il y a beaucoup d'auteurs qui se penchent sur ce type de propos, qui n'ont plus envie de se regarder le nombril et de dire est-ce que c'est le centre du monde ?

Effectivement la majorité des textes que nous recevons parlent du monde d'aujourd'hui mais par un détail, par une situation. Les québécois disent : « le nombre de pièces qui parlent de la cuisine chez nous, c'est invraisemblable ! » Parce que c'est dans la cuisine que se focalisent tous les problèmes de la société et ils n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Ce qui apparaît, et ce sont les Africains qui nous ont apporté ça même si ça existait déjà avant, c'est une propension à la comédie dramatique. Partir de faits du réel dramatique,

un fait ou une situation, et en faire une comédie souvent emblématique, en choisissant quelques personnages et pas en parlant du monde entier. On rit d'une situation qui devrait faire pleurer, qui devrait amener les gens à se lever. C'est peut-être un moyen de faire passer des idées et de convaincre justement qu'il faut se lever et dire je ne suis plus d'accord.

Aujourd'hui les textes que nous recevons sont des textes qui mettent en scène des gens pas forcément célèbres mais des gens d'aujourd'hui dans des situations difficiles d'aujourd'hui. Ce n'est pas nouveau mais ça se développe de manière beaucoup plus importante qu'avant. Si je prends un spectacle qui s'appelle *Les filles aux mains jaunes* : ça se passe pendant la guerre de 14-18. Des femmes sont embarquées dans des usines parce que les maris sont partis et il faut fabriquer. « *Les mains jaunes* », c'est parce qu'elles sont dans un produit dégueulasse. Elles prennent tout à coup conscience qu'elles ont du pouvoir puisque c'est elles qui font tourner les usines. Je ne raconte pas tout, mais ça, pour moi, c'est parler du monde d'aujourd'hui. Et c'est parler du féminisme dans le sens le plus noble du terme, ce que Angela Davis fait à un moment donné. À travers la plume de Faustine, elle dit :

- on ne doit pas morceler les problématiques, tout est dans tout et tout va ensemble. On ne peut pas lutter sur un bout et pas le reste.
- mais il ne suffit pas de dire qu'on est féministe il faut encore agir en tant que féministe. Alors on attend les hommes qui vont agir et ça je trouve que c'est encore une fois partir d'un personnage et dire des choses qui nous concernent aujourd'hui profondément.

Gaëlle Cabau : Vous avez parlé de comique, d'humour. Faut-il être sérieux quand on parle d'Angela ?

Faustine Noguès : C'est très important pour moi l'humour et j'ai essayé au maximum aussi, dans le cadre de cette commande, de l'insérer. Mais il y avait aussi des choses importantes à dire sur la violence, et elles devaient apparaître en premier. Donc l'humour, je crois qu'il est là, mais il est beaucoup plus discret que dans les autres de mes pièces.

En fait, il y a un humour mais qui ne fait pas rire aux éclats et qui est plus une situation, des petites bouffées à l'intérieur d'un texte dense, qui articule ce constat sur la violence et de la réflexion théorique. Mais oui ce texte est moins révélateur de mon écriture. C'est un peu un pas de côté par rapport par rapport aux autres pièces.

La commande était de faire un seul en scène, où Angela Davis parle à la première personne. Il y a déjà quelque chose qui est très codé par rapport aux autres pièces où l'humour naît aussi des situations et du dialogue.

Gaëlle Cabau : Demain, nous accueillerons de nombreux élèves au spectacle. Émile, qu'auriez-vous envie de leur dire ?

Émile Lansman : Leur dire, ça ne servirait pas à grand-chose... On leur dit tellement de choses. Mais dire à ceux qui sont leurs prescripteurs, qu'il faut penser de temps en temps à aller au théâtre, mais surtout à lire du théâtre.

Lire du théâtre – et c'est pas parce que je suis éditeur de théâtre – c'est, j'en suis persuadé, une grande ouverture, parce que tout n'est pas dit dans ces pages. On fait tout pour que l'imaginaire du lecteur ne se collisionne pas avec le fait qu'on leur rappelle constamment qu'ils sont des otages pris entre un auteur et un metteur en scène.

Et puis, la dernière chose, c'est lisez du théâtre à haute voix. C'est amusant, ensemble, en classe. La lecture à haute voix du théâtre, c'est une leçon de dramaturgie qui ne dit pas son nom, donc une leçon de vie. Je dis souvent que l'école du théâtre, c'est l'école de la vie.

Comment Angela Y. Davis est-elle devenue une icône ?

Emilie Blanc - historienne de l'art chercheuse associée histoire et critique des arts, Université de Rennes



D'octobre 2022 à juin 2023, l'Oakland Museum of California Art en partenariat avec le Zimmerli Art Museum présente l'exposition *Angela Davis - Seize the Time* consacrée à Angela Y. Davis (née en 1944). L'une des ambitions de l'exposition est de réimaginer l'image de la philosophe et activiste comme icône des luttes féministes et noires⁵. En effet, au début des années 1970, l'image de Davis est démultipliée autour de son arrestation, ce qui la propulse au rang de la femme noire la plus visible comme l'explique Gerry Beegan dans le catalogue de l'exposition⁶. Comment le champ du visuel a-t-il été impliqué par ses détracteurs et ses soutiens ? Nous analyserons à partir d'une sélection de photographies et d'affiches les confrontations visuelles de l'image de Davis depuis la publication de l'avis de recherche du Federal Bureau of Investigation (FBI) jusqu'à l'issue de son procès (1970-1972). De plus, nombre d'artistes ont créé des œuvres en faveur de Davis - pensons aux affiches de Elizabeth Catlett (*Angela Libre*, 1972) et Faith Ringgold (*America Free Angela*, 1971) par exemple. À ce propos, Davis accorde une dimension transformative à l'art, comme elle l'explique : « l'art implique l'imagination. Et si nous croyons que des révolutions sont possibles, nous devons être capables d'imaginer d'autres modes d'être, d'autres façons d'exister dans la société, d'autres relations sociales. L'art est à l'avant-garde du changement social. L'art permet souvent de saisir ce que nous ne pouvons pas encore comprendre⁷. »

À titre d'exemple, nous nous intéresserons à des œuvres réalisées au début des années 1970 par Charles White (1918-1979) et Betye Saar (née en 1926) partageant des affinités avec les militances et pensées de Davis.

1. Confrontations visuelles autour de l'image d'Angela Y. Davis

Les décennies 1960 et 1970 aux États-Unis sont traversées par les mouvements sociaux de libération, dont le Black Power Movement. Par ses facultés à susciter des émotions, à nourrir les imaginaires, le visuel, sous la forme de badges, d'affiches ou encore de t-shirts, fait partie intégrante de ces luttes. À ce titre, il est intéressant de mentionner qu'en 1967, ce sont des photographies des membres du Black Panther Party qui motivent Davis à rentrer aux États-Unis alors qu'elle poursuit ses études doctorales en Allemagne⁸. Comment le visuel a-t-il été mobilisé autour de l'arrestation de Davis ?

L'arrestation d'Angela Y. Davis

Recrutée comme enseignante en philosophie à l'université de Californie à Los Angeles, Davis doit faire face en 1969 à plusieurs membres du conseil d'administration, dont Ronald Reagan, qui demandent son renvoi du fait de son appartenance au parti communiste. Cette affaire atteint une audience nationale et lui vaut de recevoir des menaces de mort. Toutefois, Davis poursuit ses luttes : elle s'engage alors dans la défense des Soledad Brothers⁹, un groupe de trois détenus noirs - John W. Clutchette, Fleeta Drumgo et George L. Jackson -, accusés d'avoir tué un gardien blanc, ce qui marque les débuts de son combat pour l'abolition des prisons. Le 7 août 1970, Jonathan Jackson, le frère de George Jackson, prend le contrôle de

⁵ Voir la présentation de l'exposition sur le site Internet de l'Oakland Museum of California Art : <https://museumca.org/on-view/angela-davis-seize-the-time/>

⁶ Gerry Beegan, « *Bearing Witness: The Radical Reproduction of Angela Davis* », in Gerry Beegan et Donna Gustafson, *Angela Davis: Seize the Time*, New Brunswick, Munich : Zimmerli Art Museum, Hirmer, 2020, p. 51.

⁷ René de Guzman et Angela Y. Davis, « *A Question of Memory: A Conversation with Angela Y. Davis* », in *ibid.*, p. 83.

⁸ Gerry Beegan, *op. cit.*, p. 52.

⁹ Du nom de l'établissement pénitentiaire Soledad State Prison.

la salle d'audience du Comté de Marin en utilisant des armes enregistrées au nom de Davis qu'elle avait achetées pour sa protection suite aux menaces de mort qu'elle avait reçues. Il arme le prévenu - James McClain, un prisonnier noir de San Quentin - et deux autres prisonniers et prend plusieurs personnes en otage, dont le juge Harold Haley. Dans leur tentative de fuite, Jackson, les deux prisonniers et le juge sont abattus. Quand elle se rend compte que les armes ont disparu, Davis entre dans la clandestinité, comme l'explique Lisbet Tellefsen : « convaincue qu'elle ne recevrait pas un traitement équitable en tant que femme noire et communiste connue pour ses idées révolutionnaires¹⁰. » Le 18 août 1970, elle intègre la liste des dix personnes les plus recherchées du FBI. S'engage alors une confrontation visuelle autour de l'image de Davis.

Les photographies du Wanted Poster et de Life

L'image de Davis est massivement diffusée à travers le pays dans un Wanted Poster [avis de recherche] édité par le FBI afin de faciliter son arrestation¹¹. On y voit deux portraits en noir et blanc. Une photographie datée de 1969 la montre de face, la bouche fermée, vêtue de noir. Ce portrait est peu expressif et dégage de fait une certaine froideur. Sur le deuxième cliché, daté de 1970, on la voit portant des lunettes rondes, la bouche entrouverte, possiblement vêtue d'un dashiki, dont le port était encouragé comme signe de fierté en lien avec le slogan « Black is Beautiful ». Dans les deux photographies, Davis porte ses cheveux au naturel, ce qui est décrit par Donna Gustafson comme « un signal d'identité raciale politisée¹² » perçu comme une menace par le système patriarcal blanc. Ces photographies visent à la montrer comme une criminelle, « le grand méchant ennemi communiste noir¹³ » selon ses propres termes. Davis précise que ces deux photographies ont été recadrées pour ressembler à des photographies d'identité judiciaire, qui lui rappellent les portraits des personnes noires publiés dans les journaux de Birmingham¹⁴ (Alabama), ville où elle a grandi et marquée par la violence de l'attentat raciste perpétrée dans une église en 1963 par le Ku Klux Klan durant lequel quatre filles noires ont perdu la vie.

Comme Davis le suppose¹⁵, le FBI a pu jouer un rôle dans la campagne médiatique du magazine Life, bénéficiant d'une large audience¹⁶, dont le numéro du 11 septembre 1970 la montre en couverture au côté du titre du dossier qui lui est consacré « The Making of a Fugitive » [la construction d'une fugitive]. On y voit un portrait de Davis, de profil, la tête légèrement inclinée tandis qu'elle regarde avec détermination droit devant elle. De plus, la photographie est occupée pour plus de la moitié par les cheveux de Davis. Comme l'analyse Paola Bacchetta, elle vise à alimenter le stéréotype de la femme noire en colère et agressive¹⁷.

Davis est finalement arrêtée le 13 octobre. Dès le lendemain, Franklin Alexander, président du Che-Lumumba Club, un groupe communiste noir dont elle était proche, annonce la formation d'une coalition internationale pour sa libération : le National United Committee to Free Angela Davis (NUFCAD) sous l'égide d'Alexander et de Fania Davis, la sœur d'Angela Y. Davis, qui est renommé le National United Committee to Free Angela Davis and All Political Prisoners sous l'impulsion d'Angela Y. Davis afin de mettre en exergue que le combat pour sa libération s'inscrit dans un vaste mouvement de justice sociale.

¹⁰ Lisbet Tellefsen, « *Angela Davis: A Chronology* », in Gerry Beagan et Donna Gustafson, op. cit., p. 10.

¹¹ Des dizaines de milliers ont été diffusés, voir le reportage « *How a FBI Poster Became a Black Power Symbol* » (2022) de PBS: <https://www.pbs.org/video/how-an-fbi-poster-became-a-black-power-symbol-eg00s6>

¹² Donna Gustafson, « Introduction: Angela Davis - Seize the Time », in Gerry Beagan et Donna Gustafson, op. cit., p. 30.

¹³ Angela Davis, *Angela Davis: An Autobiography*, New York, Random House, 1974, p. 16.

¹⁴ « *How a FBI Poster Became a Black Power Symbol* », op. cit.

¹⁵ Donna Gustafson, op. cit., p. 30.

¹⁶ On estime alors à 40 millions de lecteurs par semaine, in Gerry Beagan, op. cit., p. 51.

¹⁷ Podcast Radio France, « *Qui a peur d'Angela Davis ?* », épisode 3, 2023, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-qui-a-peur-d-angela-davis>

Les affiches en soutien à Angela Y. Davis

Au sein d'une large campagne pour appeler à sa libération, une imagerie est déployée pour soutenir Davis, dont de nombreuses affiches pouvant être brandies dans les cortèges ou encore collées dans l'espace public. C'est le cas de l'affiche *Sister You Are Welcome Here* (1970) publiée comme page centrale dans le journal *Leviathan*. Au premier plan, on observe Davis, portant un manteau à chevrons, dont le visage exprime de l'inquiétude. Derrière elle, on voit le drapeau des États-Unis, ce qui questionne les discours la décrivant comme « anti-américaine ». D'autres affiches s'inscrivent également en contre-imagerie des images visant à la criminaliser. C'est le cas des affiches agrandissant la célèbre photographie dans laquelle on la voit parler tenant un micro (1970, anonyme), signifiant son engagement militant à travers ses prises de parole¹⁹. Mentionnons aussi les affiches reproduisant la photographie de Joseph Crawford montrant Davis, de profil, qui exprime une forme de confiance sereine. C'est à partir de cette photographie que Félix Beltrán (1938-2022) crée l'affiche *Libertad para Angela Davis* (1972) pour le Comité por la *Libertad de Angela Davis* (Cuba). Comme l'explique Gerry Beagan, la multiplication de ces images contribue à visibiliser Davis en dehors de la prison, un moyen de « résister au pouvoir que le système carcéral exerçait sur les corps noirs¹⁹. »

À l'issue de son procès, le 4 juin 1972, Davis est finalement déclarée non coupable. La foisonnante production visuelle qui accompagne la coalition massive pour sa libération transforme son image en incarnation des luttes. Par ailleurs, elle constitue une forme de dépossession de son image. Davis précise que ces images représentent davantage le mouvement qu'elle-même : « il m'a fallu un certain temps pour comprendre que ces images existaient indépendamment de ce que je suis. J'en suis venu à considérer que cette image n'avait rien à voir avec moi et mon histoire particulière, mais qu'elle représentait un mouvement de millions de personnes dans le monde entier, qui se sont rassemblées et ont accompli quelque chose que l'on considérait à l'époque comme impossible²⁰. »

2. L'engagement des artistes visuels : Charles White et Betye Saar

En 1970, se forme le *Committee of the Arts to Free Angela Davis*, dont Charles White et Betye Saar font partie²¹. De quelles manières des œuvres de ces derniers visualisent-elles des liens avec les travaux et engagements de Davis ?

Historicité des violences : Wanted Posters, Charles White

Charles White (1918-1979) commence la série *Wanted Posters* à la fin des années 1960. Ces œuvres lui sont inspirées par des avis de recherche d'esclaves datant d'avant la guerre de Sécession (1861-1865) qu'il plie et replie afin d'en constituer les arrière-plans de ses œuvres, comme une métaphore d'un passé qui se répète formant des couches de violences, à l'image d'un palimpseste sur lequel il peint des portraits.

Dans *Wanted Posters #6* (1969), White représente une jeune femme noire, de face et entourée de deux mains pointant leur index vers elle. On observe derrière elle le drapeau confédéré ainsi que des chiffres qui pourraient correspondre au montant de la récompense prévue pour sa capture.

¹⁹ Gerry Beagan, op. cit., p. 59.

²⁰ « *How a FBI Poster Became a Black Power Symbol* », op. cit.

²¹ Voir les archives de Charles White, Archives of American Art, Smithsonian Institution, https://edan.si.edu/slideshow/viewer/?eadrefid=AAA.whitchar_ref225

Au-dessous de la jeune femme, un garçon noir est assis, la tête recroquevillée sur ses genoux, son regard dirigé vers le bas. Sa présence symbolise la transmission des blessures des violences racistes de génération en génération. Derrière le jeune homme, White place cette fois-ci le drapeau étasunien, et la *Fugitive Slave Clause*, une clause de la Constitution des États-Unis consacrée aux esclaves en fuite, mettant ainsi en exergue comment la loi est utilisée pour maintenir les inégalités raciales et défendre le pouvoir blanc. Le terme « *valuable* » [de valeur] placé au bas de l'œuvre met en évidence l'injuste paradoxe de ne pas être considéré comme un être humain à part entière et, dans le même temps, d'être assimilé à une précieuse marchandise. Dans cette œuvre, White inscrit l'esclavage comme le fondement du racisme de la société étasunienne et pose la question de ses échos contemporains avec les avis de recherche édictés par les autorités pour assurer la répression des activistes du *Black Power Movement* : « Au cours de la dernière décennie, les Noirs de ce pays ont mené une lutte militante héroïque pour leurs droits fondamentaux. En conséquence, ils ont été emprisonnés à de nombreuses reprises et, dans certains cas, sont devenus des fugitifs. Je vois de nombreux parallèles entre la période de l'esclavage et aujourd'hui²². »

Si cette œuvre a été produite avant l'avis de recherche de Davis, il est intéressant de préciser que White autorise en 1971 que sa peinture *Love Letter #1*, partageant des affinités esthétiques avec la série *Wanted Posters*, soit reproduite sous la forme de cartes postales envoyées à des personnalités politiques par le NUCFAD pour soutenir leur cause. On y voit le portrait d'une femme noire, de face, au-dessus d'une rose - la fleur préférée de Davis et symbole communiste -, laquelle résonne avec la campagne: *A Million Roses for Angela Davis*, une campagne de solidarité menée en Allemagne de l'Est²³.

Femmes noires en lutte : The Liberation of Aunt Jemima, Betye Saar

À partir de la fin des années 1960, Betye Saar, particulièrement touchée par l'assassinat de Martin Luther King en 1968, commence à collectionner des images et des objets reproduisant des stéréotypes sur les personnes noires qu'elle réinvestit dans ses œuvres, créant ainsi «un art révolutionnaire²⁴ », selon elle. C'est dans le cadre de cette série que Saar crée des œuvres autour de la figure de Aunt Jemima, dont *The Liberation of Aunt Jemima* (1972). Au sujet de cette dernière, Davis déclare dans le cadre de l'exposition *Wack Art and the Feminist Revolution* (2007) que le mouvement des femmes noires a commencé avec cette œuvre²⁵. Aunt Jemima est l'image la plus popularisée du stéréotype de la mammy, une nourrice noire bienveillante, qui renforce la mythologie romantique de la plantation du Sud. Elle est associée à une célèbre marque de préparation de pâte à pancakes l'ayant utilisée à des fins publicitaires. Ces marchandisations des corps noirs s'inscrivent dans l'héritage de l'esclavage, la mammy appuyant la « définition tautologique des domestiques noirs²⁶ », comme l'analyse Davis.

L'œuvre se présente sous la forme d'une boîte ouverte posée à la verticale dont l'intérieur est tapissé de l'image dupliquée du visage de Aunt Jemima, une femme noire souriante dont la tête est recouverte par un fichu. Devant ce fond, on voit une figurine de Aunt Jemima installée sur du coton, une matière renvoyant au passé esclavagiste des États-Unis. La figurine tient un balai à la main, toutefois Saar l'a dotée de deux attributs non conformes aux stéréotypes de bienveillance et de docilité de la *mammy* : un fusil et un pistolet « la faisant passer de son statut de servante et d'esclave à une position de combattante²⁷ », précise l'artiste.

²² Gerry Beagan, op. cit., p. 54.

²³ *Ibid.* Voir l'ouvrage dirigé par Kathleen Reinhardt et Hilke Wagner, *1 Million Roses for Angela Davis*, Dresden, Milan, Staatliche Kunstsammlungen, Mousse Publishing, 2020.

²⁴ Cindy Nemser, *Art Talk: Conversations with 15 Women Artists*, New York, IconEditions, 1995, p. 322.

²⁵ Nicole R. Fleetwood, « *Black Radical Feminism and the Iconic Status of Angela Davis* », in Gerry Beagan et Donna Gustafson, op. cit., p. 73.

²⁶ Angela Davis, *Femmes, race et classe*, trad. Dominique Taffin et le collectif des femmes, Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 2013 (1981), p. 68.

²⁷ Voir Barbara Isenberg, *State of the Arts: California Artists Talk about their Work*, New York, W. Morrow, 2000, p. 277.

Elle la positionne ainsi dans la généalogie de l'activisme des femmes noires, comme Harriet Tubman et Angela Y. Davis. Notons que Saar a collé un poing levé sur la carte postale, faisant écho au *Black Power Movement*, un geste familier de Davis comme le montre la photographie prise au tribunal de San Rafael datée du 23 décembre 1970 (AP Wirephoto, *Angela Gives Clenched First Salute*)²⁸.

À travers de nombreuses photographies, des affiches et des œuvres, Davis est devenue une icône des luttes des années 1970. Par ses écrits ultérieurs et la poursuite de ses combats pour la justice sociale, elle a dépassé le risque de réification. À la suite des années 1970, elle continue d'être une figure mobilisée dans les pratiques artistiques actuelles. Pensons à *Self-Portrait (Angela Davis) Series: African Spirits* (2008) de Samuel Fosso, *a/k/a Mrs. George Gilbert* (2004) de Coco Fusco et *Reading Women* (2012-2014) de Carrie Schneider.

Je remercie Thomas Bertail pour sa relecture avisée.

Galerie de photos ²⁹



© abc



© abc

²⁸ Lire aussi Angela Davis, op. cit., p. 291.

²⁹ cf. commentaires p. 28



© abc



© abc



© abc



© abc



© abc



© abc

Remerciements

L'abc remercie tous ses partenaires :

Ses partenaires institutionnels : la Ville de Dijon, le Conseil Départemental de la Côte-d'Or, la Région Bourgogne-Franche-Comté, le Ministère de la Culture – DRAC Bourgogne-Franche-Comté et la Région académique Bourgogne-Franche-Comté.

Ses mécènes et partenaires privés : le Crédit Agricole Champagne-Bourgogne, APS&Co, Prévalet Musique

Les partenaires qui ont contribué à l'organisation de la journée de colloque : l'APHG - association des professeurs d'histoire géographie, la Région académique Bourgogne-Franche-Comté et l'Université de Dijon - Maison des Sciences de l'Homme.

Ainsi que tous les participants, conférenciers et auditeurs présents.



Direction régionale
des affaires culturelles



Annexe – un exemple de travail en classe

Travailler autour du spectacle *Angela Davis, une Histoire des États-Unis*
Appréhender un personnage historique par le théâtre
Collège Albert Camus - GENLIS

Classe de 3^{ème} avec Yousra Abboud, Jasmine Ahmed-Benchaiïb, Tim Copie, Justine Couratier, Yanis Delhaye-Szado, Julien Deloge, David Ela-Maye, Quentin Foucault, Mathilde Girard, Tilian Gotte, Ivann Guérin-Falempin, Ismaël Guyot, Néïl Hautaufaao, Fanny Knysz, Lilou Landais, Liam Lejeune, Nolwenn Noblet, Martine NzolaDimonekene, Lola Pataut, Alexis Rondot, Léo Rose-Rosette, Mathis Séguin, Maxence Thiébaud, Lola Trapani, Anès Ziane Mamar
Professeurs : Isabelle Quéau-Lambert (Lettres et Théâtre), Johan Piguët (Anglais) et Virginie Dautrey (Histoire- Géographie)

Ces séances s'inscrivent dans un projet imaginé autour des discours historiques, inspiré par la proposition de l'abc « *L'Histoire en jeu - acte 1* », afin de l'adapter au programme d'une classe de 3^{ème}.

La classe de 3^{ème}1 du collège Albert Camus bénéficie pour l'année 2023-2024 d'une heure hebdomadaire de théâtre / éloquence assurée par leur professeure de Lettres, Isabelle Quéau, titulaire de la certification théâtre.

La classe compte 27 élèves, deux d'entre eux appartiennent à la Troupe de théâtre du collège.

Le professeur d'Anglais, M. Piguët, et la professeure d'Histoire-Géographie-EMC sont également liés au projet.

Les élèves ont pu assister, (via le Pass culture), le 4 octobre, à la représentation de la pièce mise en scène par Paul Desveaux, suivie d'un bord de plateau avec Faustine Noguès, Paul Desveaux et la comédienne Flora Chéreau.

Ainsi que tous les participants, conférenciers et auditeurs présents.

Afin de préparer la sortie et la compréhension de la pièce, ils ont travaillé en amont des vidéos documentaires sur Angela Davis pendant leurs cours d'Anglais sur le thème de la discrimination et la lutte pour les droits civiques aux États-Unis. Ensuite, ils ont participé à un atelier d'écriture en Français leur permettant de s'approprier les informations sur Angela Davis.

Les enseignants ont pu bénéficier des apports théoriques du colloque « *Histoire en jeu - acte 1* » et du dossier pédagogique rédigé par l'abc (Gaelle Cabau, professeur missionné) présentant le spectacle.



Atelier d'écriture Angela Davis sur 1h de Français

1) gammes d'écriture

a) **acrostiches**, avec les lettres de A-N-G-E-L D-V-I-S 5 minutes

Quelques exemples de réalisations d'élèves (individuelles ou communes) dans le cadre de l'atelier d'écriture préparatoire au jeu théâtral en français et anglais :

A ttentats	A méricaine	A fro	A labama
N oire	N ation	N on	N ew
G loire	G eorge Jackson	G este	G uilty
E mprisonnée	E ngagement	E nseignante	E quality
L ibérée	L uttes	L ettres	L iberate
A cquittée	A ctiviste	A rme	A rrest
D iscours	D iscrimination	D énoncer	D ynamite hill
A ssemblée	A ccusation	A udacieuse	A cquitted
V ie	V ictime	V irée	V iolence
I ntelligence	I njustice	I solement	I deas
S égrégation	S uprématisme	S exisme	S oledad Brothers

b) tautogrammes, écrire une phrase qui présente Angela Davis ou la fait parler dont (tous) les mots commencent par la même lettre. S'aider des mots des acrostiches écrits au tableau. 2 minutes et mise en commun.

Proposition des élèves :

E : Elle était enfant, l'église explosa. Etudiante en Europe, elle envie l'égalité et énervée, elle est ensuite emprisonnée. Eminente éducatrice et écrivaine, elle encourage l'égalité avec éloquence.

A : Angela a apporté des armes, accusée, acquittée. Angela ardente afro-américaine d'Alabama a affronté l'adversité avec audace, altruisme.

S : Stop ségrégation, sexisme sur société !

D : Davis a dû dénoncer des discriminations, défendre des discours, dire des discordes

Je suis Angela Davis et je veux...
Je suis Angela Davis et je ne veux pas/plus...
Je suis Angela Davis et je voudrais vous parler de...

Propositions des élèves :

J'écris sur Angela Davis dans le but de parler de féminisme, de communisme, des Black Panthers et de toutes ses luttes pour une meilleure société.

Je suis Angela Davis et je ne veux plus du racisme et du KKK.
Je suis Angela Davis et je ne veux plus de la ségrégation.
Je suis Angela Davis et je ne veux plus de l'injustice et des inégalités.

Je suis Angela Davis et je veux être acceptée en tant que femme noire.
Je suis Angela Davis et je veux la sécurité pour tous.
Je suis Angela Davis et je veux l'égalité, et seulement l'égalité
Je suis Angela Davis et je veux un monde meilleur

Les élèves sont vite entrés dans le jeu grâce aux exercices simples et ludiques, ils se sont mis à écrire et se sont inspirés les uns les autres, en réutilisant les notions vues en cours d'Anglais.
En classe d'Anglais, écriture d'un discours en se mettant à la place d'Angela Davis (qui se remémore son enfance à Dynamite hill)

Le fait de connaître les grandes lignes de la vie du personnage a vraiment permis aux élèves de suivre et comprendre les références dans la pièce. Pour maintenir tout de même un peu de surprise, il avait été décidé de ne pas travailler le texte même de la pièce en amont.

Atelier théâtre Angela Davis (avant ou après le spectacle)

Par petits groupes (4 à 6), préparer rapidement une petite **saynète** (avec ou sans paroles) **sur un épisode au choix de la vie d'Angela**. 5 minutes de discussion et passage devant la classe.

Thèmes qui sont ressortis (remis dans l'ordre) :

- l'explosion (attentat raciste) de l'église à Dynamite hill
- l'arrestation
- le procès (le verdict)

L'exercice est réussi, on décide de conserver cette vie d'Angela en saynètes pour notre futur spectacle, en introduction d'un discours écrit à partir du travail en cours d'Anglais.
On ajoutera une scène d'introduction de discrimination (dans un bus).

Jeux de démarches en vue de scènes de groupe : déplacement plateau, on joue soit Angela traquée, soit un policier qui la traque (rythmes et mode de déplacement, jeux de regards...)
Une manifestation « *Free Angela Davis* » : comment les gestes peuvent montrer le désaccord.

Conclusion : on remarque à la fois que le jeu théâtral a permis aux élèves de s'approprier plus facilement la vie d'Angela Davis, en la réécrivant et l'incarnant à leur façon. Ils mettent d'emblée en valeur certains événements symboliques.

Inversement, le personnage d'Angela Davis nourrit leur jeu théâtral et apporte des intentions qui développent leurs nuances de jeu (peur, colère...)

Les élèves joueront le spectacle « *Les Voix du temps* » écrit par eux à partir d'Angela Davis et d'autres discours le jeudi 11 avril à l'Odéon de Genlis à 15h15 et 19h30.



> Productions des élèves

Angela Davis saynètes de sa vie :

- discrimination dans un bus
- attentat dans l'église
- phrase d'explication sur son engagement
- traque et arrestation
- manifestation *Free Angela*
- verdict du procès avec présentation de l'affaire par une journaliste

Scène du discours d'Angela

1) la répétition :

AD tourne en rond et relit son discours, essaie de le mémoriser, le marmonne... Entre son ami(e)

X -Angela, tu as l'air stressée... ? Tout va bien maintenant, tu es innocentée, libre...

AD - Je dois faire un discours demain, je ne suis pas prête,

X - Si tu veux, je peux t'aider à le répéter.

AD - Merci... je ne sais même pas ce que je vais me mettre...J'ai le trac, ils seront nombreux...

XD - Reste simple, sois toi-même. Ta coupe afro, c'est ta signature, elle est devenue un symbole de liberté

AD - Bon, je me lance

un peu hésitante

« Il était une fois une petite fille, une petite fille noire. Elle a grandi dans un quartier surnommé Dynamite Hill, un quartier touché par les attentats terroristes du KKK

Son adolescence a été marquée par l'explosion de son église, où quatre jeunes filles ont été tuées...

X - C'est bien, de mettre du vécu, mais parle plus fort...

AD - reprenant, plus fort, elle gigote « Jeune femme, elle a été licenciée de son poste d'enseignante, puis accusée de meurtre, de complot et d'enlèvement, simplement parce qu'elle est noire

X - On t'entend mieux, mais attention aux gestes parasites !

AD - Moi, Angela Davis, je suis cette fille, mais je ne suis pas la seule. Tu pourrais être cette fille, tu aurais peut-être été cette fille, mais tu ne devrais pas être cette fille, personne ne devrait jamais être cette fille.

X - Lis moins ton texte ; Regarde ton public !

AD - elle fixe bien le public, prend de l'assurance « Avez-vous jamais rêvé d'un autre monde, d'un monde sans peur, d'un monde sans haine ?

X - Parfait ! Vas-y !

AD- à fond Nous devons aller de l'avant avec la confiance inébranlable que nous gagnerons notre combat pour une nouvelle société, notre combat pour une société où la liberté, la justice, l'égalité, l'abondance, la dignité et le bonheur appartiennent à tous !

Aucun changement n'est possible sans espoir, aucun mouvement n'est possible sans espoir

! Moins exaltée : Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

X - C'est bon ! Je pense que tu vas y arriver !

AD - Merci de ton aide (cela enchaîne sur la version en Anglais)

2) le discours en Anglais

Discours d'Angela Davis (écrit par les élèves, en intégrant une citation d'un véritable discours d'Angela Davis), dit par deux élèves.

Once upon a time there was a little girl, a black little girl. She grew up in a block nicknamed Dynamite Hill, a block hit by KKK's terrorist bombings

Her teenage years have been marked by the explosion of her church where four young girls were killed

As a young woman, she was fired from her teaching job, then charged with murder, conspiracy and kidnapping, just because she is black

I, Angela Davis, am this girl, but I am not the only one. You could be this girl, you may have been this girl, but you should not be this girl, nobody should ever be this girl !
Have you ever dreamt of another world, a world without fear, a world without hatred ?

« We have to march on with the unshakeable confidence that we will win our fight for a new society, our fight for a society where freedom, justice, equality, abundance, dignity and happiness belongs to all! No change is possible without hope, no movement is possible without hope ! »



Galerie de photos : 1. Acte 1 du colloque *Histoire en jeu*, organisé par l'abc en partenariat avec l'APHG, mercredi 4 octobre 2023 à la Maison des Sciences de l'Homme - Campus de Dijon 2. Conférence, *Faire l'histoire d'Angela Davis* de Lisa Veroni-Paccher - maîtresse de conférence en civilisation américaine - Université de Bordeaux Montaigne, modération : Hugo Romiszvili 3. Emile Lansman 4. Faustine Noguès 5. Introduction par Hugo Romiszvili, administrateur de l'abc et Charles Guttierrez, co-président de l'APHG 6. Table ronde préparée et animée par Gaëlle Cabau, enseignante missionnée au service éducatif de l'abc 7. Le public du colloque 8. Atelier d'écriture animé par Faustine Noguès 9. Les équipes du colloque et du spectacle *Angela Davis, une histoire des États-Unis* se retrouvent...

Association
Bourguignonne
Culturelle



Scène
pluri
disciplinaire

Licences entrepreneur de spectacles n° PLATESV-R-2021-014591, n° PLATESV-R-2022-000034